

Dies Irae (dans la traduction en vers de Sacy) permet de lire l'œuvre comme une «tragédie des comparutions» (p. 89). Ce sont les prières de l'Office, les hymnes maintes fois entendues, qui donnent à la dernière pièce profane de Racine «cette exceptionnelle poésie du péché et du remords». On comprend que la tragédie de *Phèdre* ait pu sceller la réconciliation de Racine et de Port-Royal.

La conclusion du volume se fait sur le mode de la confidence, dans une méditation aussi précieuse qu'inhabituelle, variation sur un titre de Mauriac : «Ma dette envers Pascal». Philippe Sellier repère, dans sa propre expérience, les sept empreintes pascaliennes qui peuvent transformer une vie. Il faut avoir passé bien des années dans une intimité savante avec l'œuvre de Pascal, pour parvenir à une synthèse d'une telle justesse, et d'une telle force. Mais ce compagnonnage, on le comprend aisément, excède toute justification intellectuelle. Philippe Sellier en témoigne magnifiquement (p. 295) : «Pascal a été pour moi infiniment plus qu'un objet d'étude. Lui qui insiste si justement sur l'inconstance et l'inconsistance humaines, il m'a en quelque sorte armé, au sens où l'on parle de béton armé.»

LAURENT THIROUIN

RONALD W. TOBIN, *L'Aventure racinienne. Un parcours franco-américain*. Paris, L'Harmattan, «Approches littéraires», 2020. Un vol. de 243 p.

Professeur émérite de littérature française du xviii^e siècle à l'Université de Californie à Santa Barbara, Ronald W. Tobin a rassemblé dans cet ouvrage une sélection de quatorze articles et chapitres sur Racine, parus entre 1976 et 2016. Une aventure de quarante années, à la recherche des «secrets» de l'art racinien.

Le volume s'ouvre par une préface qui reprend le titre de l'avant-propos du colloque *Racine et/ou le classicisme* (Santa Barbara, 14-16 octobre 1999), organisé à l'occasion du tricentenaire de la mort du dramaturge, en 1999 : «Doit-on encore aimer Racine ?» R. W. Tobin y retrace le parcours de ses recherches sur Racine en les réinscrivant dans l'histoire de la critique racinienne, avant d'esquisser une réponse à la question posée par le titre : les crises d'identité et le sentiment d'incomplétude, la fragmentation des rapports, des énoncés et des corps, le conflit entre diverses cultures, la violence des relations humaines sont autant de thèmes qui rendent les alexandrins familiers aux spectateurs et lecteurs du xxi^e siècle.

Les textes réunis dessinent les sujets de prédilection de l'auteur : Racine et l'Antiquité, l'approche psychologique des personnages dans la lignée des travaux de Charles Mauron, la mythologie, la gastronomie et l'espace racinien. Dans le premier texte, intitulé «Racine, Sénèque et l'Académie de Lamoignon», R. W. Tobin cherche à comprendre le silence de Racine sur sa dette envers Sénèque. Il souligne le décalage, dans la seconde moitié du xviii^e siècle, entre les commentateurs, critiques dans leur ensemble à l'égard du dramaturge romain, et les praticiens du théâtre comme Pradon qui n'hésitaient pas à revendiquer ce dernier comme source de leurs pièces. Selon lui, la sensibilité de Racine à la critique et les liens qu'il entretenait avec les membres du cercle Lamoignon – Boileau, au premier chef –, qui dédaignaient Sénèque, l'auraient empêché de s'avouer redevable à ce dernier. Cette attitude est emblématique du décrochage entre le discours critique et les réalisations dramatiques, caractéristique de la critique littéraire au xviii^e siècle. Les deux textes suivants proposent une lecture psychocritique. Le premier montre,

en s'appuyant sur *La Thébàïde*, *Andromaque* et *Britannicus*, que le sentiment d'incomplétude théorisé par le médecin autrichien Alfred Adler en 1920, constitue une clé de la psychologie des héros. Ainsi les personnages raciniens éprouvent-ils, à des degrés divers, un manque fondamental qui les pousse à « compenser », autrement dit à chercher ce qui pourrait réparer cette « tare morale ». Dans « Néron et Junie : fantasme et tragédie », l'auteur explique pourquoi Racine ne pouvait s'inspirer d'une figure historique pour construire le personnage de Junie. Elle devait en effet incarner un idéal : l'idéal de pureté et de retenue auquel Néron aspire pour se libérer de l'héritage maternel, avant de s'en détourner. Dans l'article suivant, R. W. Tobin met au jour la continuité entre *Les Trachiniennes* et *Phèdre*. De Sophocle à Racine, la métaphore du poison donne à voir la contagion venimeuse de la passion. « Le plaisir chez Racine » montre le plaisir qu'éprouve l'auteur à surprendre le lecteur, en abordant les œuvres sous des angles inattendus. À partir du constat de la fréquence des termes « plaisir » et « plaire » dans les pièces de Racine, en particulier dans *Britannicus* – le lexique constitue à plusieurs reprises le point de départ de la réflexion de l'auteur –, R. W. Tobin met au jour la potentialité comique de cette tragédie, où chaque personnage s'imagine le héros d'une pièce de théâtre à fin heureuse et où perce l'ironie de Néron lorsqu'il observe, dissimulé, ces comédies. Le sixième article est consacré aux usages que la poésie et le théâtre des xvi^e et xvii^e siècles font de la figure d'Héraclès. R. W. Tobin observe « une réduction de la stature » du héros dans les pièces raciniennes où il est convoqué, en particulier dans *Phèdre*, à travers Hippolyte. Aspirant à devenir un « Thésée-Hercule », Hippolyte échoue en effet à la fois dans sa quête amoureuse et dans sa quête héroïque. Cette dégradation du mythe herculéen, qui favorise la mode de l'opéra et du ballet, prélude à la démythification au héros au xviii^e siècle. Dans la continuité de ses recherches gastrocritiques sur Molière (*Tarte à la crème : Comedy and Gastronomy in the Theater of Molière*, 1990), l'auteur s'intéresse à la tragédie biblique *Esther*, pièce où les références à la bouche, à la voix et à la langue sont nombreuses, alors même que le chant est un élément essentiel du spectacle. R. W. Tobin montre que ces références ont à voir avec la question de la nature et de l'expression de la vérité au cœur de la pièce. La réflexion sur l'espace est au centre de l'article qui suit, consacré à *Phèdre*. Rattachée à l'hérédité et aux sentiments, la géographie contribue au tragique. « Le choix d'Andromaque » cherche à remettre en cause ce que l'auteur présente comme un consensus de la critique : la perfection morale de l'héroïne. Il dresse le portrait d'une reine « stratège » qui recourt à la ruse et met en danger la vie de son fils par fidélité pour la mémoire d'Hector. C'est le thème du secret dans la dramaturgie racinienne qui est exploré dans l'article qui suit. Et de retrouver la question de l'espace. « Toutes les tragédies de Racine ont l'air de se passer dans un labyrinthe, un véritable réseau d'espaces » (p. 176). Analysant les entrées et les sortis dans « La scène et le hors-scène : les univers parallèles de l'Andromaque de Racine », R. W. Tobin montre d'abord comment le corps, faisant irruption par l'entrée d'un personnage, constitue un principe de réalité qui empêche le déploiement de l'imaginaire chez l'autre. Le paradoxe d'une héroïne qui se caractérise davantage par son absence que par sa présence – mis en évidence par Robert McBride (*Aspects of Seventeenth-Century French Drama and Thought*, 1979) – l'amène à la conclusion selon laquelle Andromaque joue dans deux pièces à la fois : une tragi-comédie, qui se déroule en coulisses avec son lot de péripéties et de violences, et une tragédie qui offre, sur scène, le spectacle de l'immobilité et de l'impuissance. Le hors-scène est également essentiel dans

Britannicus : « s'y joue une véritable "politique des coulisses" ». Dans *Bérénice*, c'est la seconde intrigue, celle qui implique Antiochus qui se déroule en coulisses. Ainsi l'unité d'action est-elle remise en cause par cette intrigue invisible. Ajoutant que le grand nombre d'entrées et de sorties dans la pièce compromet l'unité de lieu, l'auteur fait de *Bérénice* la pierre de touche de la volonté chez Racine de prendre des libertés avec les règles. Le dernier texte, intitulé « "Triste objet" : le *sparagmos* d'Hippolyte et la fin de la tragédie profane de Racine », montre que le dramaturge, à travers le déchirement du corps d'Hippolyte, écho lointain de la mutilation d'Œdipe, met au cœur de sa pièce le thème de la fragmentation, clé de l'anthropologie racinienne, selon l'auteur.

Ce volume représente le parcours du chercheur non comme un trajet linéaire, mais comme une aventure qui s'accomplit au gré des circonstances, des intuitions, des désirs, et qui donne à voir le plaisir sans cesse renouvelé de la lecture et de l'herméneutique.

ÉLODIE BÉNARD

JOSEFA TERRIBILINI, *À chœur perdu. Les traces du chœur antique dans la tragédie française du XVIII^e siècle*. Lausanne, Archipel Essais, 2020. Un vol. de 147 p.

La maison d'édition « Archipel Essais » publie des études des chercheurs en littérature française de l'Université de Lausanne, mais aussi les meilleurs mémoires des étudiants de cette université. C'est de cette seconde catégorie que relève ce mémoire de master 2 de Josefa Terribilini dirigé par Lise Michel, qui honore son étudiante d'une belle et synthétique postface (p. 143-147).

Le sujet est aussi intéressant que difficile, dans la mesure où il s'intéresse à une absence jugée éloquente, une absence qui n'en serait pas vraiment une puisqu'il s'agit d'observer les « traces » profondes qu'elle a laissées. L'objet de la démonstration est en fait double : il consiste à prouver que les chœurs ne disparaissent pas vraiment au XVIII^e siècle, d'une part parce que le chœur continue d'être présent sous d'autres formes, d'autre part parce que les chœurs avaient commencé à se simplifier dans leurs fonctions au temps de Sénèque déjà, si bien que la disparition visible sur scène n'est que la dernière étape d'un long processus.

C'est la première raison surtout qui se voit développée et qui dicte son plan à l'étude : Josefa Terribilini identifie sept fonctions du chœur antique (fonction d'écoute, fonction herméneutique, fonction contextuelle, fonction émotionnelle, fonction didascalique, fonction délibérative et fonction politique) et étudie comment ces sept fonctions sont prises en charge au XVIII^e siècle dans des tragédies françaises désormais sans chœur. Pour ce faire, elle se fonde sur un corpus comprenant, pour le XVIII^e siècle, *Antigone* et *Iphigénie* de Rotrou, *La Thébaine* et *Iphigénie* de Racine et, pour l'Antiquité, *Iphigénie à Aulis* d'Euripide, source grecque des *Iphigénie sacrifiées* françaises, ainsi que l'*Antigone* de Sophocle et les *Phéniciennes* d'Euripide, sources des deux histoires françaises d'*Antigone* rendant les derniers hommages à Polynice.

La première partie, avant de se pencher sur la reconfiguration des cinq premières fonctions du chœur, cherche à expliquer les raisons de sa disparition au début du XVIII^e siècle. La principale raison retenue est l'exigence de vraisemblance (comment